

Anaïs Nin – Vénus Érotica

Certaines lectures vous font prendre conscience que vous n'avez rien vécu, rien ressenti, et que vous n'avez aucune expérience. Je me rends compte maintenant que toutes mes expériences étaient simplement mécaniques, anatomiques. Les sexes se touchaient, se mélangeaient, ne provoquant aucune étincelle, aucune sensation, aucun égarement. Comment connaître tout cela ? Comment pourrais-je commencer à sentir – sentir ? Je désire tomber amoureuse si fort que la seule vue de l'homme aimé, même de loin, me secoue, me transperce, me prive de mes forces, me fasse trembler et fondre en douceur entre les cuisses. Voici comment je veux aimer, si fort que la seule pensée de l'objet de mon amour m'amène à l'orgasme.

Roland Topor – L'Amour à voix haute

Pendant l'acte amoureux, les partenaires manifestent une grande diversité de comportements oraux. Entre baisers profonds et embrassades en tout genre, les uns ne se départissent pas d'un mutisme farouche tandis que d'autres, intarissables, redécouvrent le pouvoir créateur du verbe.

Une même cause ne provoque pas toujours les mêmes effets : en atteignant le paroxysme de la jouissance, certains semblent soumis à la torture et poussent des beuglements à faire dresser les cheveux sur la tête, d'autres, incorrigibles bavards, éprouvent le besoin impérieux de commenter à chaud ce qui se passe en eux, communiquant observations, encouragements, informations, confidences, directives et réflexions philosophiques ou saugrenues.

Il est vrai que les ébats amoureux ont pour acteurs une infinité de personnages, qui varient par l'âge, le physique, le milieu social, les motivations aussi bien que par le sexe. Les lieux de rencontre ne sont pas moins différents, puisque les circonstances peuvent pousser des partenaires à s'aimer sur une plage, dans un sous-bois, dans une étable, sur l'herbe tendre du gazon, dans des moyens de transport, bateaux, voitures, carrioles, avions, trains, dirigeables, monte-charges, ou même dans un lit.

Alfred De Musset – Gamiani, ou deux nuits d'excès

Je suis arrivée à quinze ans, bien innocente, je vous jure. Ma pensée même ne s'était jamais arrêtée sur tout ce qui tient à la différence des sexes. Je vivais insouciante, heureuse sans doute, lorsqu'un jour de grande chaleur, étant seule à la maison, j'éprouvai comme un besoin de me dilater, de me mettre à l'aise.

Je me déshabillai, je m'étendis presque nue sur un divan... Oh ! j'ai honte ! ... Je m'allongeais, j'écartais mes cuisses, je m'agitais en tous sens. À mon insu, je formais les postures les plus indécentes. L'étoffe du divan était glacée. Sa fraîcheur me causa une sensation agréable, un frôlement voluptueux par tout le corps. Oh, comme je respirais librement, entourée d'une atmosphère tiède, doucement pénétrante. Quelle volupté suave et ravissante ! J'étais dans une délicieuse extase. Il me semblait qu'une vie nouvelle inondait mon être, que j'étais plus forte, plus grande, que j'aspirais un souffle divin, que je m'épanouissais aux rayons d'un beau ciel.

[Vous êtes poétique, Fanny.]

Oh ! je vous décris exactement mes sensations. Mes yeux erraient complaisamment sur moi, mes mains volaient sur mon cou, sur mon sein. Plus bas elles s'arrêtèrent et je tombai malgré moi dans une rêverie profonde.

Les mots d'amour, d'amant, me revenaient sans cesse avec leur sens inexplicable. Je finis par me trouver bien seule. J'oubliais que j'avais des parents, des amis ; j'éprouvai un vide affreux.

Je me levai, regardant tristement autour de moi.

Je restai quelque temps pensive, la tête mélancoliquement penchée, les mains jointes, les bras pendants. Puis, m'examinant, me touchant de nouveau, je me demandai si tout cela n'avait pas un but, une fin... Instinctivement je comprenais qu'il me manquait quelque chose que je ne pouvais définir, mais que je voulais, que je désirais de toute mon âme.

Je devais avoir l'air égarée, car je riais parfois frénétiquement ; mes bras s'ouvraient comme pour saisir l'objet de mes vœux ; j'allais jusqu'à m'étreindre. Je m'enlaçais, je me caressais ; il me

fallait absolument une réalité, un corps à saisir, à presser ; dans mon étrange hallucination, je m'emparais de moi-même, croyant m'attacher à un autre.

À travers les vitraux on découvrait au loin des arbres, les gazons, et j'étais tentée d'aller me rouler à terre ou de me perdre, aérienne, dans les feuilles. Je contemplais le ciel, et j'aurais voulu voler dans l'air, me fondre dans l'azur, me mêler aux vapeurs, au ciel, aux anges !

Je pouvais devenir folle : mon sang reflétait brûlant vers ma tête.

Éperdue, transportée, je m'étais précipitée sur les coussins. J'en tenais un serré entre mes cuisses, j'en pressais un autre dans mes bras, je le baisais follement, je l'entourais avec passion, je lui souriais même, je crois, tant j'étais ivre, dominée par les sens. Tout à coup je m'arrête, je frémis ; il me semble que je fonds, que je m'abîme ! Ah ! m'écriai-je, mon Dieu ! ah ! ah ! et je me relevai subitement épouvantée.

J'étais toute mouillée.

Nabokov – Lolita

Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-Li-Ta.
Le bout de ta langue, Lo-Li-Ta. Le bout de la langue fait trois petits pas le long du palais pour taper, à trois, contre les dents. Lo-Li-Ta.

Le matin, elle était Lo, Lo simplement, avec son mètre quarante-huit et son unique chaussette, debout sur un seul pied. Elle était Lola en pantalon. Elle était Dolly à l'école. Elle était Dolorès sur le pointillé des formulaires. Mais dans mes bras, elle était toujours Lolita.

[Personnage principal : Humbert le Fredonneur. Temps : un dimanche matin de juin. Lieu : un salon baigné de soleil. Décor et accessoires : un vieux divan au tissu rayé, des revues, un gramophone, des babioles et colifichets mexicains dans une chambre badigeonnée de bleu, durant l'heure de la sieste.]

Lo portait, ce matin-là, une jolie robe d'imprimé que je ne lui avais vue qu'une seule fois : jupe ample, corselet étroit et manches courtes, en percale rose clair quadrillé de rose foncé ; pour compléter cette harmonie rubescente, elle s'était fardé les lèvres et tenait entre ses mains en coupe une pomme superbe et banale, d'un rouge édénique.

Mon cœur grondait comme un ouragan de cauchemar. Elle s'assit près de moi, sa jupe fraîche s'épanouissant en corolle avant de s'affaisser mollement sur le divan, et elle se mit à jouer avec son fruit scintillant. Elle le lança dans l'air pailleté de soleil et le rattrapa habilement, refermant ses mains autour de lui avec un claquement lisse et sonore.

Humbert Humbert intercepta la pomme.

« *Rendez-la-moi !* » implora Lo, découvrant l'éclat marmoréen de ses paumes.

Elle s'en saisit et y planta les dents, et mon cœur était comme une bulle de neige sous une fine enveloppe de peau écarlate, et soudain, avec une agilité de jeune guenon (un des traits dominants de cette nymphe) elle m'arracha le magazine ouvert que je tenais d'une poigne abstraite. Nullement embarrassée par la pomme défigurée qu'elle serrait entre ses doigts, Lo feuilleta violemment le magazine, à la recherche d'une reproduction qu'elle désirait montrer à l'ami Humbert. Elle la trouva enfin. Simulant l'intérêt, je penchai la tête si près d'elle que ses cheveux caressèrent ma tempe et qu'elle me frôla la joue de son bras en s'essuyant les lèvres sur son poignet. Une brume mordorée semblait flotter entre l'image et mon regard, et ma réaction fut trop lente au gré de Lolita, qui frota impatientement ses genoux nus l'un contre l'autre.

D'un geste, je fis disparaître cette ordure. Aussitôt, feignant de vouloir reprendre le magazine, Lo se jeta sur tout mon corps. Je saisis son poignet osseux et grêle. Le journal tomba à terre comme une volaille effarée. Se tortillant sur elle-même, Lo se dégagea, recula, se laissa choir dans le coin droit du sofa, puis, avec une admirable simplicité, l'impudente fillette allongea ses jambes sur mes genoux. J'étais déjà dans un état de surexcitation qui frisait la démence - mais j'avais aussi la ruse du fou.

Toujours assis sur le divan, j'exécutai une série de manœuvres furtives afin d'accorder mon désir masqué à la pression de ses jambes innocentes. Il n'était pas aisé de détourner l'attention de l'enfant tandis que j'opérais les obscurs ajustements indispensables au succès de mon entreprise. Discourant avec volubilité, perdant mon souffle et le retrouvant au vol, singeant une subite rage de dents pour expliquer les interruptions dans mon soliloque, et tout cela sans cesser de fixer du regard (le regard secret du dément) mon but radieux et lointain.

[*Chanson Antoinette a peur du Loup*]

Elle avait une voix harmonieuse, mi-douce mi-acide. Ses jambes, étendues en travers de mon giron à vif, tressaillaient de temps à autre ; je les caressais lentement — et elle se vautrait dans son coin, Lola l'écolière, dévorant son fruit immémorial et chantant à travers sa pulpe juteuse.

[*Chanson Antoinette a peur du Loup*]

Lola l'écolière, perdant une pantoufle, frottant son talon contre la pile de vieux magazines entassés à ma gauche sur le divan, et chacun de ses mouvements, chaque contorsion et ondulation, l'aidait à dissimuler et améliorer le réseau de correspondance tactile entre la belle et la bête, entre le fauve muselé et tendu à se rompre et la beauté de son petit corps creusé de fossettes sous la chaste robe de coton.

Anne Sylvestre – Antoinette a peur du Loup

Vous veniez pour Antoinette
Pour lui faire votre cour
Moi, j'étais sa sœur cadette
J'écoutais vos beaux discours
Je vous ai guetté, furtive
En riant, mon beau Monsieur,
De vos flammes les plus vives
Sachant son cœur si peureux

*Antoinette a peur du loup
Antoinette a peur du noir
Antoinette a peur de tout
Même le soir, même avec vous*

Vous veniez pour Antoinette
Et la serrant de bien près
Vous rêviez folles conquêtes
En des draps de tissu frais
Moi, j'étais la laideronne
Je vous servais le café
Sachant que rien ni personne
De ma sœur, n'aurait la clé

*Antoinette a peur du loup
Antoinette a peur du noir
Antoinette a peur de tout
Même le soir, même avec vous*

Vous veniez pour Antoinette
Et vous la brusquiez un peu
Vous moquant de ses toilettes
Vous vous perdiez dans ses yeux
Mais j'avais ses confidences
Je connaissais bien sa peur
Et sa grande méfiance
Pour ce qui est en d'ssous du cœur

*Antoinette a peur du loup
Antoinette a peur du noir
Antoinette a peur de tout
Même le soir, même avec vous*

Vous veniez pour Antoinette
Qui ne vous a pas reçu
Vous veniez pour Antoinette
Ne soyez pas si déçu
Je n'ai pas ses yeux, sans doute
Je suis la petite sœur
Depuis que je vous écoute
Il me semble avoir un cœur

*Et puis moi, j'aime le loup
Et puis moi, j'aime le noir
Et puis moi, j'aime tout
Même le soir, même avec vous*

*Oh, oui, moi, j'aime le loup
Oh, oui, moi, j'aime le noir
Oh, oui, moi, moi, j'aime tout
Surtout le soir, et surtout vous.*

Frédéric Boyer (traduction) – Kâmasûtra

- Isaac ?
- *Oui, Jeanne ?*
- Se fait en huit étapes successives :

L'Échange,
Mordiller les bords,
Pincer l'extérieur,
Pincer l'intérieur,
Le Baiser,
La Prise,
Sucer la mangue,
Avaler.

À chaque étape elle montre qu'elle veut arrêter. Après qu'elle en accepte une, l'homme réclame la suivante et ainsi de suite l'une après l'autre.

- 1) Le tenir dans ses mains, le poser au bord des lèvres, l'introduire dans sa bouche, l'agiter.
- *Ça c'est l'Échange.*
- 2) De la main décalotter le bout mordiller les bords avec les lèvres sans les dents et d'une voix apaisante dire « c'est tout ».
- *Ça c'est Mordiller les bords.*
- 3) Il l'encourage à aller plus loin, et lèvres jointes pressées sur le bout, l'embrasser alors comme pour l'aspirer.
- *Ça c'est la pince externe.*
- 4) Il lui en demande encore plus l'enfoncer alors dans sa bouche.
- *Ça c'est la Pince interne.*
- 5) Le tenir dans ses mains, le prendre et, comme une lèvre, l'embrasser.
- *Ça c'est le Baiser.*

- 6) De la pointe de la langue lui lécher le bout dans tous les sens et lui percer le trou.
 - *Ça c'est la Prise.*

- 7) Et à ce stade, à demi enfoncé et par le pouvoir des sens, infliger impitoyablement la caresse, la caresse et le laisser décharger.
 - *Ça c'est Sucrer la mangue.*

- 8) Selon le désir de l'homme poursuivre la caresse jusqu'à la fin.
 - *Ça c'est Avaler.*

 - Gronder et frapper si nécessaire...
 - *La fellation...*

Anaïs Nin – Vénus Erotica

Leila emmena Bijou faire une promenade à cheval au Bois. Leila était très belle sur un cheval, mince, hautaine, masculine. Bijou avait l'air plus voluptueuse mais moins sûre d'elle. Monter à cheval dans le Bois était une merveilleuse expérience. Elles croisaient des gens élégants, puis se promenaient dans des sentiers boisés et déserts. De temps en temps, elles tombaient sur un café, où l'on pouvait se reposer et prendre un repas. C'était le printemps. Bijou avait pris plusieurs leçons d'équitation et sortait seule pour la première fois. Elles marchaient au pas, tout en bavardant. Soudain Leila se lança au galop et Bijou la suivit. Après avoir galopé quelque temps, elles s'arrêtèrent, le visage empourpré.

Bijou sentait une très agréable irritation entre les cuisses et une chaleur sur les fesses. Elle se demandait si Leila éprouvait la même chose. Après une autre demi-heure de promenade, son excitation était encore plus grande. Ses lèvres étaient humides, ses yeux brillants. Leila la regarda avec admiration. « Le cheval te fait du bien », lui dit-elle.

Elle tenait une cravache à la main avec une belle assurance. Ses gants épousaient parfaitement ses longs doigts. Elle portait une chemise d'homme avec des boutons de manchettes. Son maintien mettait en valeur la perfection de sa taille, de sa poitrine et de ses fesses. Bijou remplissait davantage ses vêtements. Elle avait la poitrine haute et provocante. Ses cheveux lâchés volaient au vent. Mais quelle chaleur entre les jambes, jusque sur les fesses – Bijou avait l'impression d'avoir été frottée à l'alcool, ou au vin, puis délicatement massée par une professionnelle. Chaque fois qu'elle se soulevait sur la selle et retombait, elle ressentait un fourmillement délicieux. Leila aimait rester derrière et regarder sa silhouette à cheval. Très peu entraînée, Bijou se penchait en avant sur la selle et montrait ses fesses, rondes et serrées dans son pantalon, et ses jambes parfaites.

Les chevaux avaient chaud et commençaient à suer. Ils dégageaient une odeur forte qui s'imprégnait dans leurs vêtements. Le corps de Leila semblait s'alléger. Elle maniait nerveusement sa cravache. Elles galopèrent à nouveau, côte à côte cette fois, la bouche entrouverte, le vent fouettant leur visage.

Comme leurs jambes serraient très fort les flancs du cheval, cela rappela à Bijou le jour où elle était à califourchon sur le ventre du Basque ; elle s'était ensuite levée, les pieds prenant appui sur la poitrine du Basque, et avait exposé son sexe juste dans l'axe de son regard ; il l'avait longtemps maintenu ainsi pour se régaler du spectacle. Une autre fois, il se trouvait à genoux par terre et elle s'était mise à cheval sur lui, essayant de lui faire mal en pressant très fort ses jambes sur ses côtes. Tout en riant nerveusement, il l'avait obligée à continuer. Les genoux de Bijou avaient autant de force que ceux d'un cavalier, et cette position excitait tellement le Basque qu'il avait rampé ainsi tout autour de la pièce, le sexe érigé.

Parfois, le cheval de Leila levait la queue dans la vitesse du galop ; il la rabattait ensuite vigoureusement, faisant admirer ses poils qui luisaient au soleil. Lorsqu'elles atteignirent le fond de la forêt, elles s'arrêtèrent et descendirent de cheval. Elles menèrent leurs chevaux jusqu'à un coin de mousse, et s'assirent pour se reposer. Elles fumèrent une cigarette ; Leila avait toujours son fouet à la main. Bijou dit : « Mes fesses sont brûlantes, après tout cet exercice. — Fais-moi voir, dit Leila. Pour une première fois, nous n'aurions pas dû monter aussi longtemps. Fais-moi voir à quoi elles ressemblent. » Bijou défit lentement sa ceinture, déboutonna son pantalon, le fit légèrement descendre et se tourna pour montrer son derrière à Leila. Leila attira Bijou contre ses genoux et dit : « Fais voir. » Elle descendit le pantalon encore plus bas de façon à dégager complètement les fesses. Elle toucha Bijou. « Ça te fait mal ? demanda-t-elle. — Ça ne fait pas mal ; ça brûle simplement, comme si on les avait fait griller. » Leila tenait le petit derrière rond de Bijou dans le creux de ses mains. « Le pauvre petit ! dit-elle. As-tu mal ici ? » Sa main se glissa plus bas dans son pantalon, entre les jambes. « C'est brûlant ici, dit Bijou. — Enlève ton pantalon ; ça te rafraîchira, dit Leila en tirant un peu plus sur le pantalon tout en gardant Bijou sur ses genoux, le derrière en l'air. Tu as une si belle peau, Bijou. Elle brille et reflète la lumière. L'air va te rafraîchir un peu. » Elle continuait à caresser la peau de Bijou entre les cuisses comme un chaton. Quand le pantalon la gênait, elle le tirait un peu plus bas. « Ça brûle toujours, dit Bijou, sans bouger. — Si ça continue longtemps, nous essaierons autre chose. — Fais-moi tout ce que tu veux », répondit Bijou. Leila saisit sa cravache et la laissa retomber, pas trop fort, sur Bijou. Bijou dit : « Ça me donne encore plus chaud. — C'est ce que je veux ; je veux que tu sois brûlante, si brûlante que tu ne puisses plus le supporter. » Bijou ne bougeait pas. Leila se servit de la cravache une nouvelle fois, et laissa une marque rouge. Bijou dit : « C'est si chaud, Leila. — Je veux que tu brûles à cet endroit – que tu brûles jusqu'à ne plus pouvoir le supporter. Alors, je t'embrasserai. » Elle frappa encore ; Bijou ne bougea pas. Elle frappa un peu plus fort. Bijou dit : « C'est brûlant maintenant. Embrasse-moi. » Leila se pencha sur elle et lui donna un long baiser, là où les fesses vont rejoindre le sexe. Puis elle frappa de nouveau Bijou. Et de nouveau, Bijou contractait les muscles de ses fesses comme si elle avait mal, mais elle éprouvait une sensation de plaisir brûlant. « Frappe fort », dit-elle à Leila. Leila obéit, puis elle dit : « Veux-tu me faire la même chose ? — Oui », répondit Bijou, en se levant mais sans remonter son pantalon. Elle s'assit sur la mousse fraîche, installa Leila sur ses genoux, déboutonna son pantalon, et commença à la fouetter, d'abord doucement, puis plus fort, jusqu'à ce que Leila se contracte et se dilate à chaque coup de cravache. Ses fesses étaient maintenant rouges, brûlantes. Elle dit : « Déshabillons-nous et montons ensemble à cheval. »

Elles ôtèrent leurs vêtements et toutes deux montèrent sur le même cheval. La selle était chaude. Elles s'emboîtaient parfaitement l'une dans l'autre ; Leila, derrière, mit ses mains sur la poitrine de Bijou et embrassa son épaule. Elles marchèrent au pas dans cette position, la selle frottant contre leurs sexes à chaque mouvement du cheval. Leila mordait l'épaule de Bijou et Bijou se retournait de temps en temps pour embrasser les seins de Leila. Puis elles retournèrent sur leur lit de mousse et se rhabillèrent. Avant que Bijou ait pu finir d'enfiler son pantalon, Leila l'arrêta pour embrasser son clitoris ; mais Bijou sentait surtout ses fesses en feu et

demanda à Leila de mettre fin à son irritation. Leila caressa les fesses de Bijou, puis reprit la cravache et frappa fort ; Bijou se contractait sous les coups. Leila lui écartait les fesses d'une main afin que le fouet la touche dans la fente, où c'est plus sensible – et Bijou finit par crier. Leila ne cessa pas de la frapper à cet endroit jusqu'à ce qu'elle se torde de convulsions. Alors Bijou se retourna et frappa Leila aussi fort, tant elle était irritée de se voir si excitée et cependant insatisfaite, de se voir brûlante et en même temps incapable d'arriver à une conclusion. Chaque fois qu'elle frappait, elle ressentait des palpitations entre les cuisses, comme si elle était en train de prendre Leila, de la pénétrer. Après s'être fouettées à en devenir écarlates, elles tombèrent l'une sur l'autre, mêlant leurs langues et leurs mains jusqu'à ce qu'elles atteignent enfin le paroxysme de leur plaisir.

Alain Paucard – Éloge du Cul

J'aime le cul. J'aime sa forme, son utilité, la place qu'occupe le mot cul dans la conversation. On dit un bouquin de cul, un film de cul, une partie de cul. Essayez de dire un bouquin de con, un film de bite, une partie de couilles, ça sonne mal. On dit aussi je n'ai pas de cul, pour indiquer le manque de chance, ce qui montre quel point le cul est une aubaine, ou encore « je suis tombé sur le cul » : la pire chose qui puisse arriver à un cul. Les sots critiquent le cul, lui opposent le con. Contrairement tous leurs racontars, c'est le con qui est sale, pas le cul. Le con à peine lavé suinte de nouveau comme une vilaine blessure ; le cul lavé demeure propre longtemps comme un sou neuf.

Le cul comporte deux parties principales : les fesses et le trou du cul.

Les fesses sont incontestablement les parties les plus esthétiques. Rondes et fermes, situées à bonne hauteur, elles captent l'attention du regard incisif, appellent la caresse de la main ou de l'extrémité du pénis, provoquent bien souvent une claque sonnante ou poussent tout simplement ladite main à la fessée.

Le trou du cul ne s'aperçoit pas directement, il faut écarter les globes. Les femmes intelligentes l'offrent d'elles-mêmes. Les hommes intelligents y présentent d'abord la langue. Le trou du cul est fascinant. On est là, on regarde fixement, le Monde s'en va, les soucis s'envolent. Plus de chambre, plus de lit non plus, plus de femme, plus de soi, plus rien que le Trou du Cul dans son immensité. Je m'arrête toujours l'entrée comme devant un temple sacré. La rosace délicate semble implorer la pitié. Mais les joies du cul ne connaissent pas la pitié. Elles ne connaissent que l'implacable rigueur d'un Plaisir exempt d'implorations.

Le premier cul que je visitai fut celui de ma cousine. La sotte s'était refusée moi depuis notre première rencontre, alors qu'elle avait quatorze ans. Tout vient à point à qui sait attendre, surtout quand la vengeance est un plat qui se mange par-derrière. Je lui fis mal, c'est certain. En l'enculant, je vis brusquement le saint visage de ma chrétienne grand-mère et je compris que je venais d'offenser la Chrétienté. Double jouissance ! J'aime l'excitante coloration du visage des femmes qu'on encule, leurs supplications contenues pour ne pas gâcher notre plaisir. Elles risquent parfois un « je fais ça pour toi ». D'un geste, je leur indique que leur seule attitude possible est la soumission, face contre l'oreiller.

Je ne suis pas tout fait sincère. En fait, je préfère enculer celles qui aiment ça. J'ai énormément d'affection pour les enculées. De la même façon que j'ai du respect pour celles qui avalent, les lesbiennes et les putains.

Je n'ai jamais compris la sottise assertion d'un professeur de mes amis qui soutient qu'un amateur de cul se fera inévitablement enculer un jour. C'est stupide. Un masochiste ne devient pas nécessairement un sadique. La dialectique affirme que les choses se transforment en leur contraire. C'est juste. Mais les contradictions se résolvent dans le temps. Je ne vivrai peut-être pas assez vieux pour ça.

En attendant, j'encule, ça fait des souvenirs pour la vieillesse.

D.H. Lawrence – Lady Chatterley

Elle se glissa dehors et marcha droit vers la cabane, d'une humeur assez sombre. Quand elle arriva à la clairière, elle se sentait terriblement troublée. Mais il y était de nouveau.

- Entrerons-nous dans la cabane ?

- *Me désirez-vous ?*

- Oui, si vous voulez venir.

Elle entra avec lui dans la cabane. Une obscurité complète y régna quand il eut fermé la porte, en sorte qu'il alluma une petite lumière dans la lanterne, comme l'autre fois.

- Avez-vous enlevé vos dessous ?

- *Oui*

- Hé bien, alors, je vais enlever aussi mes affaires.

Il étendit les couvertures sur le sol.

-Couchez-vous donc.

Elle obéit en silence, et il s'étendit auprès d'elle et tira une des couvertures sur leurs corps. Il releva sa robe jusqu'à ce qu'il atteignît ses seins. Il les baisa doucement, prenant les bouts entre ses lèvres, en de petites caresses.

Il l'attira à lui, et soudain elle devint petite dans ses bras, petite et câline. C'était fini, la résistance était finie, et elle commença à fondre en une paix merveilleuse. Et, comme elle fondait merveilleusement et devenait toute petite dans ses bras, elle lui devint infiniment désirable ; toutes ses veines semblèrent brûler d'un intense et pourtant tendre désir pour elle, pour sa douceur, pour cette pénétrante beauté qu'il avait dans ses bras et qui lui passait dans le sang. Et doucement, de cette merveilleuse et vertigineuse caresse de sa main animée d'un doux et pur désir, doucement, il caressait la pente soyeuse de ses reins, plus bas, plus bas encore, entre ses fesses douces et chaudes, plus près, plus près encore de ce qu'il y avait en elle de plus vivant.

Elle frissonna de nouveau à cette entrée en elle, puissante, inexorable, si étrange, si terrible ! Ce serait peut-être un coup de sabre dans son corps doucement ouvert, et alors elle mourrait. Elle s'accrocha à lui, en proie à une soudaine et terrible angoisse. Mais ce fut une lente caresse de paix, la sombre caresse de paix, de puissante et primordiale tendresse, comme celle qui créa le monde aux origines. Et la terreur s'apaisa dans sa poitrine. Sa poitrine se laissa aller en paix ; elle-même ne retint plus rien. Elle laissa tout aller, elle se laissa aller elle-même, tout entière, dans le flot.

Et il lui sembla qu'elle était comme la mer, toute en sombres vagues s'élevant et se gonflant en une montée puissante jusqu'à ce que, lentement, toute sa masse obscure fût en mouvement et qu'elle devînt un océan roulant sa sombre masse muette. Et, tout en bas, au tréfonds d'elle-même, les profondeurs de la mer se séparaient et roulaient de part et d'autre, en longues vagues qui fuyaient au loin, et, toujours, au plus vif d'elle-même, les profondeurs se séparaient et s'en allaient en roulant de chaque côté du centre où le plongeur plongeait doucement, plongeait de plus en plus profond, la touchant de plus en plus bas ; et elle était atteinte de plus en plus profond, de plus en plus profond, et les vagues d'elle-même s'en allaient en roulant vers quelque rivage, la laissant découverte ; et, de plus en plus près, plongeait l'inconnu palpable, et de plus en plus loin roulaient loin d'elle les vagues d'elle-même qui l'abandonnaient, jusqu'à ce que soudain, en une douce et frémissante convulsion, le vif de tout son spasme fût touché ; elle se sut touchée ; tout fut consommé ; elle disparut. Elle avait disparu, elle n'était plus, elle était née : une femme.

Aragon/Péret – Les livres de l’Enfer

La pine et le con dans un lit
La pine et le con dans la rue
La pine et le con dans un tramway
La pine et le con sur les Grands Boulevards
La pine et le con dans la campagne
La pine et le con dans la forêt
La pine et le con dans un autre lit

La pine et le con dans l’escalator
La pine et le con dans un camion
La pine et le con dans les vagues
La pine et le con dans le placard
La pine et le con dans les toilettes publiques
La pine et le con dans un uber
La pine et le con dans une brouette
La pine et le con dans la boue
La pine et le con dans une cabine d’essayage
La pine et le con au jardin botanique
La pine et le con sur un radiateur
La pine et le con sur la table du salon
La pine et le con devant un feu de cheminé

La pine et le con séparés par la foule
La pine et le con réunis par la foule
La pine et le con très riches en taxi
La pine et le con le long d’une rivière
La pine et le con dans un confessionnal de l’église Saint-Augustin
La pine et le con sous les yeux d’un pensionnat de jeunes filles
La pine et le con aux prises avec les démons
La pine et le con n’importe où mais ensemble.

Bataille Georges – Histoire de l'Œil

J'ai été élevé seul et, aussi loin que je me le rappelle, j'étais anxieux des choses sexuelles. J'avais près de seize ans quand je rencontrai une jeune fille de mon âge, Simone, sur la plage de X... Nos familles se trouvant une parenté lointaine, nos relations en furent précipitées. Trois jours après avoir fait connaissance, Simone et moi étions seuls dans sa villa. Elle était vêtue d'un tablier noir et portait un col empesé. Je commençais à deviner qu'elle partageait mon angoisse, d'autant plus forte ce jour-là qu'elle paraissait nue sous son tablier. Elle avait des bas de soie noire montant au-dessus du genou. Je n'avais pu encore la voir jusqu'au cul (ce nom que j'employais avec Simone me paraissait le plus joli des noms du sexe). J'imaginai seulement que, soulevant le tablier, je verrais nu son derrière.

Il y avait dans le couloir une assiette de lait destinée au chat.

— *Les assiettes, c'est fait pour s'asseoir*, dit Simone. *Paries-tu ? Je m'assois dans l'assiette.*

— Je parie que tu n'oses pas, répondis-je, sans souffle.

Il faisait chaud. Simone mit l'assiette sur un petit banc, s'installa devant moi et, sans quitter mes yeux, s'assit et trempa son derrière dans le lait. Je restai quelque temps immobile, le sang à la tête et tremblant, tandis qu'elle regardait ma verge tendre ma culotte. Je me couchai à ses pieds. Elle ne bougeait plus ; pour la première fois, je vis sa « chair rose et noire » baignant dans le lait blanc. Nous restâmes longtemps immobiles, aussi rouges l'un que l'autre. Elle se leva soudain : le lait coula jusqu'à ses bas sur les cuisses. Elle s'essuya avec son mouchoir, debout par-dessus ma tête, un pied sur le petit banc. Je me frottai la verge en m'agitant sur le sol. Nous arrivâmes à la jouissance au même instant, sans nous être touchés l'un l'autre. Cependant, quand sa mère rentra, m'asseyant sur un fauteuil bas, je profitai d'un moment où la jeune fille se blottit dans les bras maternels : je soulevai sans être vu le tablier, passant la main entre les cuisses chaudes.

Je rentrai chez moi en courant, avide de me branler encore. Le lendemain, j'avais les yeux cernés. Simone me dévisagea, cacha sa tête contre mon épaule et me dit :

— *Je ne veux plus que tu te branles sans moi.*

Ainsi, à peine m'avait-elle demandé de ne plus me branler seul (nous étions en haut d'une falaise), elle me déculotta, me fit étendre à terre et, se troussant, s'assit sur mon ventre et

s'oublia sur moi. Je lui mis dans le cul un doigt que mon foutre avait mouillée. Elle se coucha ensuite la tête sous ma verge, et prenant appui des genoux sur mes épaules, leva le cul en le ramenant vers moi qui maintenais ma tête à son niveau.

— *Tu peux faire pipi en l'air jusqu'au cul*, demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je, mais la pisse va couler sur ta robe et sur ta figure.

— *Pourquoi pas*, conclut-elle, et je fis comme elle avait dit, mais à peine l'avais-je fait que je l'inondai à nouveau, cette fois de foutre blanc. Cependant l'odeur de la mer se mêlait à celle du linge mouillé, de nos ventres nus et du foutre. Le soir tombait et nous restions dans cette position, sans mouvement, quand nous entendîmes un pas froisser l'herbe.

— *Ne bouge pas*, supplia Simone.

Le pas s'était arrêté ; nous ne pouvions pas voir qui s'approchait, nous ne respirions plus. Le cul de Simone ainsi dressé me semblait, il est vrai, une puissante supplication : il était parfait, les fesses étroites et délicates, profondément fendues. Je ne doutai pas que l'inconnu ne succombât bientôt et ne fût obligé de se dénuder à son tour. Le pas reprit, presque une course, et je vis paraître une ravissante jeune fille, Marcelle, la plus pure et la plus touchante de nos amies. Nous étions contractés dans nos attitudes au point de ne pouvoir bouger même un doigt, et ce fut soudain notre malheureuse amie qui s'effondra dans l'herbe en sanglotant. Alors seulement, nous étant dégagés, nous nous jetâmes sur ce corps abandonné. Simone troussa la jupe, arracha la culotte et me montra avec ivresse un nouveau cul aussi joli le sien. Je l'embrassai avec rage, branlant celui de Simone dont les jambes s'étaient refermées sur les reins de l'étrange Marcelle qui déjà ne cachait que ses sanglots.

— Marcelle, criai-je, je t'en supplie ne pleure plus. Je veux que tu m'embrasses la bouche.

Simone elle-même caressait ses beaux cheveux plats, lui donnant des baisers sur tout le corps. Cependant, le Ciel avait tourné à l'orage et, avec la nuit, de grosses gouttes de pluie avaient commencé de tomber, provoquant une détente après l'accablement d'un jour torride et sans air. La mer faisait déjà un bruit énorme, dominé par de longs roulements de tonnerre, et des éclairs permettaient de voir comme en plein jour les deux culs branlés des jeunes filles devenues muettes. Une frénésie brutale animait nos trois corps. Deux bouches juvéniles se disputaient mon cul, mes couilles et ma verge et je ne cessais d'écartier des jambes humides de salive et de foutre. La pluie chaude tombait à torrents et nous ruisselait par tout le corps. De grands coups de tonnerre nous ébranlaient et accroissaient notre rage, nous arrachant des cris redoublés à

chaque éclair par la vue de nos parties sexuelles. Simone avait trouvé une flaque de boue et s'en barbouillait : elle se branlait avec la terre et jouissait, fouettée par l'averse.

Sébastien Tellier – L'Amour et la Violence

Dis-moi ce que tu penses,
De ma vie,
De mon adolescence.

Dis-moi ce que tu penses,
J'aime aussi,
L'amour et la violence.

Fauve – Nuits Fauves

Regarde pas les affiches, fais pas gaffe aux signaux, mets bien tes mains sur tes oreilles quand t'entends rire les narvalos sauvagement, ceux qui portent leur membre à bout de bras, qui te disent qu'un cul ça s'attrape ou ça n'est pas.

De quoi t'as peur ? Alors, dis-leur que ton machin est contrarié, que parfois quand une fille te parle tu sens tes billes se rétracter depuis que cartonne au box-office la grande idée selon laquelle la compassion c'est dépassé.

Dis-leur que tu te sens seul, que tu sais plus quoi faire pour trouver un peu de chaleur humaine. Aller au bois pour que quelqu'un accepte enfin de toucher ton zob ? Tripoter de la lycéenne ? Porter des robes ? Te trémousser en talons hauts comme un gogo puis arpenter les ruelles sombres en secouant ta clochette ?

C'est un peu à cause de tout ça si tous les soirs c'est la même histoire : Métro apéro lexo clopes et pornos à l'ancienne, sur lesquels tu t'entraînes rageusement, même si ça fait longtemps que ça t'amuse plus vraiment.

Mais il faut pas que tu désespères, perds pas espoir, promis juré qu'on la vivra notre putain de belle histoire. Ce sera plus des mensonges, quelque chose de grand, qui sauve la vie qui trompe la mort, qui déglingue enfin le blizzard. Imagine-toi, t'es là en train de te reprendre un verre au bar, quand tout à coup tu croises un regard qui te perfore de part en part.

Imagine-toi, t'es là ça te tombe dessus sans crier gare : un truc bandant, un truc dément qui redonne la foi, un truc comme ça :

-Bonsoir.

-Bonsoir.

-Bonsoir.

-Bonsoir, quelle chance de se croiser ici.

-Bonsoir.

-Bonsoir. Je voudrais partager tes nuits

Tu connaîtras les nuits fauves je te le promets : elle sera tigre en embuscade quand tu viens te glisser sous ses draps, tandis que toi tu feras scintiller tes canines lorsqu'elle enlève le bas. Elle t'offrira des feulements dans sa voix lorsqu'elle reprend son souffle qui s'échappent dans la cour pour aller faire gauler la Lune, des coups de bélier invoqués comme un miracle et qui veulent dire : « Si tu t'arrêtes, je meurs ».

Toutes ces choses qui te la feront raidir rien qu'à te souvenir pour le million d'années à venir. Malheureusement tout ce qu'on t'offre pour l'instant c'est des chattes épilées et des seins en plastique en vidéo, c'est terrifiant. Tout le monde veut la même chose, même les travelos rêvent du prince charmant et pourtant on passe notre temps à se mettre des coups de cutter dans les paumes. À trop mentir à force de dire :

« Par pitié, range la guimauve, écarte les jambes, je t'en supplie, me parles pas, laisse-moi seulement kiffer mon va-et-vient de taulard et m'endormir direct moins de trois minutes plus tard ». À force de faire tout ça, on croyait quoi ? On se meurtrit on fait l'amour comme on s'essuie, quel gaspillage...

Mais il faut pas que tu désespères, perds pas espoir, promis juré qu'on la vivra notre putain de belle histoire. Ce sera plus des mensonges, quelque chose de grand, qui sauve la vie qui trompe la mort, qui déglingue enfin le blizzard.

Imagine-toi, t'es là en train de te reprendre un verre au bar quand tout à coup tu croises un regard qui te perfore de part en part. Imagine-toi, t'es là ça te tombe dessus sans crier gare, un truc bandant un truc dément qui redonne la foi :

« Offre-moi dès ce soir ta peau brune et tes lèvres mauves, tes seins tes reins tes cheveux noirs et qu'on se noie dans les nuits fauves, en échange de tout ça je t'offre ce dont je dispose : mon corps, mon âme, prends tout, tout de suite, et qu'on se noie dans les nuits fauves. »

Et tant pis si on nous prend pour des demeurés. Bien sûr qu'on sait qu'ici c'est pas Hollywood sauf qu'aux dernières nouvelles le fantasme c'est encore gratuit. C'est pour ça qu'on se réfugie dans nos pensées, qu'on ferme les yeux très fort jusqu'à voir des couleurs en attendant que ça passe. Y a que comme ça qu'on peut rêver de caresses au réveil et de regards qui veulent dire « T'inquiètes plus, t'inquiètes plus ».

De coups de poings dans le cœur, De 40e qui rugissent dans nos poumons à faire sauter les côtes, de torrents dans nos veines, d'une épaule pour pleurer sans honte et d'une oreille pour tout dire, tout dire toujours quoiqu'il arrive, de serments argentés prononcés face au rayon vert : « Est-ce que tu veux m'épouser ? Vivre et mourir à mes côtés ? »

On rêve de réapprendre à respirer. Que la médiocrité qui nous accable aille se faire enfler au Pakistan. On attend désespérément celui ou celle qui apaisera d'un doigt nos muscles noués et nos encéphales en sous-régime. On attend désespérément celui ou celle qui fera battre notre cœur plus grand.

Mais il faut pas que tu désespères, perds pas espoir, promis juré qu'on la vivra notre putain de belle histoire. Ce sera plus des mensonges, quelque chose de grand, qui sauve la vie qui trompe la mort, qui déglingue enfin le blizzard.

Imagine-toi, t'es là en train de te reprendre un verre au bar quand tout à coup tu croises un regard qui te perfore de part en part. Imagine-toi, t'es là ça te tombe dessus sans crier gare, un truc bandant un truc dément qui redonne la foi un truc comme ça :

« Je voudrais qu'on monte l'escalier en courant, que tu me fasses l'amour jusqu'à l'aube pendant deux nuits, que le soir au soleil couchant on se fasse des câlins. Je voudrais tellement partager tes nuits, j'ai tant besoin de ton sourire, j'ai tant besoin qu'on se noie dans les nuits fauves. »

Juliette Armanet – Je te sens venir

Sans détour et sans atour
Voilà, j'aimerais faire l'amour
Toute la nuit, tout le jour
L'amour avec toi

C'est peut-être un peu direct
Sans doute un peu incorrect
Mais, j'aimerais faire l'amour
L'amour avec toi

Sous la pluie, mon cœur coule tout contre
ton corps
Et nos destins s'enroulent
Non, j'en veux encore

Sous la pluie, mon cœur roule tout contre
ton cœur
Oui, nos destins s'enroulent
Non, non, n'aie pas peur

Je te sens venir
Je te sens venir
Je te sens venir, en moi.
Je te sens venir
Je te sens venir
Je te sens venir, en moi.

Sans détour, oh, mon amour
Dur, que ça dure toujours
Toutes les nuits, tous les jours
Toujours avec toi

C'est peut-être un peu complexe
Sans doute un peu circonflexe
Mais, je n'veux plus faire l'amour
L'amour qu'avec toi

Sous la pluie, mon cœur coule tout contre
ton corps
Et nos destins s'enroulent
Non, j'en veux encore

Sous la pluie, mon cœur roule tout contre
ton cœur
Oui, nos destins s'enroulent
Non, non, n'aie pas peur

Je te sens venir
Je te sens venir
Je te sens venir, en moi.
Je te sens venir
Je te sens venir
Je te sens venir, en moi.